

LES
COMPLEMENTS
CIRCONSTANCIELS

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Jacques de Turenne

Les
Compléments
Circonstanciels

(Le collectionneur)

TABLE DES CHAPITRES

À PROPOS DES « COMPLEMENTS CIRCONSTANCIELS » : PREMIERES HYPOTHESES.....	8
1.....	9
2.....	11
3.....	13
4.....	16
5.....	20
6.....	23
DES VIES EN PIECES	28
Quelques uns parmi tant d'autres... ..	29
Comment ? Pourquoi ? Par qui ? Quand ? Où.....	32
Où ?.....	36
Strates (?).....	43
Au moyen de.....	48
Pendant que.....	53
À cause de	63
1.....	63
2.....	66
En dépit de.....	67

1.....	67
2.....	68
3.....	69

Par conséquent.....	74
1.....	74
2.....	77

*À propos des
« compléments
circonstanciels » :
premières hypothèses...*

Quelques jours après mon arrivée j'ai trouvé un ensemble de documents en assez mauvais état. Pour m'en tenir à une présentation très succincte : un paquet hirsute de feuillets hétéroclites, réunis dans un épais dossier cartonné et vieilli. Dessus, en guise de titre (mentionné provisoire en petit caractères, feutre noir, écriture fine, apparemment masculine) : « les compléments circonstanciels. » Le tout est maintenu étroitement serré par l'entremise d'un mince ruban de toile effiloché à son extrémité. La liasse une fois libérée apparaît tout en désordre, sans aucune tentative de classement. Peut-être une constitution d'archives et de matériaux de recherche en cours de réalisation ? Le projet (s'il en est un ?) aura été laissé à l'abandon puis totalement oublié ? Poussière, traces anciennes d'humidité, cercles en fligrane faisant songer au fond humide d'un verre ou d'une tasse malencontreusement posés là, taches de contamination fongique, altération des encres, coins cornés, annotations anarchiques et souvent

illisibles... Un palimpseste. L'ensemble (là encore si cela en est bien un) sera certainement lacunaire et dénué de valeur. Contre toute attente je me sens comme un paléontologue novice face à des indices épars : excité à l'idée du jeu de reconstitution et de déductions initié par ces quelques débris : la forme et la densité des ossements, leur place dans le squelette – les lignes de force et les restes de dentition d'un fragment de mâchoire pour le régime alimentaire – l'empreinte d'une patte pour la taille le poids et la motricité – l'équipement d'attaque ou défensif des griffes – un monde ! Une période de vacances forcées, la canicule incitant à la réclusion, il ne m'en a pas fallu davantage pour me convertir en apprenti chercheur. Les résidus de poussière restent cependant un handicap et génèrent des quintes de toux épuisantes depuis la maladie. Aussi ai-je décidé de transporter le dossier dans le bureau de mon défunt père, derrière les persiennes au rez-de-chaussée, côté puits.

À l'évidence les documents ne proviennent pas de la même source. Certains sont rédigés à la main et l'écriture peut alors varier en taille et en forme. Sans être graphologue je peux supposer ici l'œuvre d'un homme. Mais ailleurs je peux déceler une écriture féminine, plus ronde. Parfois le tracé pourrait être juvénile, parfois il porte en lui les déformations et tremblements d'une main âgée. Parfois le document est imprimé. Des photocopies d'articles divers rejoignent l'ensemble. Comme si je me retrouvais face à un ramassis d'ossements jetés pêle-mêle dans une fosse commune. Enchevêtrés, n'ayant rien à faire les uns avec les autres, bien loin des empilements ordonnés des catacombes, avec leurs circuits souterrains jumeaux de ceux des vivants, mais serpentant entre les pyramides de crânes les fagots de fémurs et les mikados de tibias. Je ne peux que relever le relent mortifère venu peu à peu s'immiscer dans mes pensées. Les ossements, les catacombes, la pyramide des crânes. Toutes ces images ouvrent maintenant les sépultures des pharaons. Partis avec leurs

armées d'ouchebtis, en procession vers l'au-delà. Certains serviteurs peut-être même être sacrifiés... Le dossier étalé devant mes yeux : un viatique pour un ailleurs radicalement inconnu et effrayant, une collecte de traces et d'évocations familières à emporter avec soi. Pour se rassurer, pour assurer les vivants d'une partition ferme et irrévocable ? Mais voilà que d'apprenti paléontologue je me transforme en novice égyptologue. Mon cerveau me joue encore une fois des tours avec les mirages de l'arrière-vie, ses tentures, ses écrans de cinématographe. Ce sont là probablement résidus de l'épreuve passée. Il est temps de refermer provisoirement la chemise cartonnée et de prendre un peu de repos.

Au début des années soixante-dix deux sondes Pioneer ont successivement emporté avec elles deux plaques métalliques identiques, protégées des érosions de poussières interstellaires à renfort de plaquage d'or et d'aluminium. Deux bouteilles à la mer intergalactique en quête de correspondants extra-terrestres. Sur ces plaques un homme salue, main droite levée en signe d'accueil pacifique. Bienvenue ! Sa compagne dans une attitude neutre, légèrement en retrait, de taille plus menue, lui laisse le beau rôle. Les deux personnages sont dessinés nus, Adam et son Ève, également dépourvus de pilosité corporelle. Le sexe de l'homme est apparent. Celui de la femme est inexistant. Une illustration édulcorée pour livre d'enfant. Un ensemble de symboles complète la gravure. Accessible aux plus initiés il permet les calculs associant représentations du système solaire, position de la terre, datation du décollage de la sonde. Mais je ne suis pas plus astronome (pas comme Sagan le scientifique concepteur des plaques !) qu'égyptologue ou paléontologue ! C'est au

réveil, après la soirée tourmentée d'hier que l'idée m'est venue que le dossier que j'avais entre les mains, aussi disparate soit-il, pouvait s'apparenter à une bouteille à mer pour entrer en communication. À l'intérieur la vie reconstituée, assemblage de divers témoignages, échantillons prélevés (ou non) avec la pipette du hasard ? Mais alors destinée à qui et entreprise par qui ? Cette hypothèse a entraîné ma première recherche depuis un vague souvenir d'envois de messages dans l'espace ! En parcourant les critiques sur ces premières plaques :

- la domination masculine,
- l'anthropocentrisme,
- l'irreprésentabilité du sexe féminin, la terreur et la fascination qu'il peut inspirer,
- les réactions pudibondes de l'époque face à la nudité.

une remarque m'a frappé, bien que presque anecdotique et reproduite dans l'article de Wikipédia :

« L'homme et la femme ne se tiennent pas la main car cette représentation aurait pu être interprétée par une

intelligence extraterrestre comme celle d'une seule entité et non de deux personnes distinctes. Sagan donne en effet l'exemple des Aztèques et des Incas qui, en l'absence de chevaux en Amérique du Sud avant la colonisation européenne, ont interprété les conquistadors sur leur cheval comme un seul être. »

Les textes du dossier « compléments circonstanciels » ne seraient-ils pas, au-delà de simples témoignages, de véritables chimères ? – des entités sang-mêlé, emportant et mêlant sans dissociation possible, dans leurs suc humeurs et courants, autant leurs auteurs et autrices que les mots qui les ont révélés ? Une alchimie ?

Reprenant aujourd'hui le dossier plus en détail j'ai cru distinguer ce qui pourrait ressembler à un projet d'introduction, ou une ébauche de plan. Le collectionneur (je penche désormais fortement vers cette hypothèse) se réfère à une phrase « sans doute » trouvée dans le monologue du trompettiste Tim Tooney, consacré à son ami Danny Boodmann T.D. Lemon Novecento[1]. (Écrivant *sans doute* il laisse d'entrée de jeu ses virtuels lecteurs ou lectrices pressentir l'exact inverse, comme un inconnu dissimulé derrière la tenture prêt à, selon l'humeur et l'imagination du moment : vous sauter à la gorge pour s'emparer de vos biens, vous trucher en raison d'une vieille rancune, vous prendre dans ses bras en chantant joyeux anniversaire, ou...) Il ou elle ajoute que c'est une très humaine façon de s'approcher de l'inconnu souvent inquiétant : avancer à couvert, progresser de biais comme un crabe, voire lui tourner le dos en assurant qu'il n'y a là rien d'effrayant ou d'inhabituel. Éventuellement en

jouir secrètement, comme gamin on peut se nourrir l'œil de désir et d'angoisse derrière les doigts suffisamment écartés. Il est, à ce que j'ai pu constater après une lecture superficielle des premiers documents dans lesquels il intervient directement, étonnamment enclin à la digression, adepte du vagabondage, convaincu que le meilleur chemin entre deux destinations n'est pas forcément la ligne droite, ou aisément distrait ? Les voyages s'enrichissent de leurs errances a-t-il encore griffonné quelque part, soit ! (J'avoue que ce travers ne m'est pas totalement étranger, j'ai parfois l'impression qu'un double m'interpelle dissimulé derrière ses annotations !) Mais voilà qu'après nous avoir égarés il reprend : Novecento, (il s'en souvient bien), c'est une vague date de naissance, une entrée dans le siècle pour tout patronyme. Un enfant né, abandonné ou perdu, puis trouvé et adopté par l'équipage de marins, perdu à nouveau et retrouvé une seconde fois sur le même « virginal » transatlantique. Il note « en passant » qu'il est donc possible d'égarer un enfant et possiblement de s'égarer soi-même comme ses clés, ses papiers, ses souvenirs. (J'en reviens encore à son étonnante propension à la dispersion, je le vois maintenant comme un être

d'essence « flottante », parfois dépourvu de toute cohérence, ou alors non perceptible ?) Sur le navire Novecento joue merveilleusement, magiquement même de son piano, dans le grand salon voguant entre ciel et océan, de l'Angleterre à Boston et réciproquement. Cet immense pianiste de jazz, (les plus grands veulent se mesurer à lui) ne descend jamais à terre. Il s'avoue incapable de supporter une masse illimitée de sensations et d'excitations en perpétuel excès. Il n'éprouve le monde qu'à travers le filtre des récits rapportés par les passagers au fil des traversées. C'est donc dans ce texte, entre conte et monologue théâtral que le collectionneur reconnaît avoir « sans doute » trouvé et souligné cette phrase : *si tu as encore une histoire à raconter et quelqu'un pour l'écouter alors tu n'as pas tout perdu*. Mais il ira vérifier bien sûr car il n'est sûr de rien. Il a consigné un très grand nombre de notes, idées, remarques, questions dans un carnet destiné à accompagner son étude des « compléments circonstanciels ». Je n'en vois pas encore émerger le motif central si ce n'est qu'il y est question « d'histoires » identiques à celles tombées dans l'oreille de Novecento ! Ce carnet retrouvé

permettrait certainement pour un temps de cheminer avec le projet en devenir, mais il ne semble pas être inclus dans le dossier. Oui, hélas, pour l'instant, aucune piste sérieuse.

Encore une nuit agitée. Je rêve d'un carnet de notes. Il est petit, format calepin Moleskine, peu confortable à l'écriture. J'en ai moi-même possédé un il y a fort longtemps. Constamment la pointe du stylo venait buter contre la gouttière où les mots écrasaient leur nez avant l'engloutissement. ¹ Posé sur le plateau brillant d'une table de travail, une main le feuillette, j'en parcours des passages aux révélations aussi insaisissables que stupéfiantes. Hypnose. Comme le bureau et ses rayonnages fantômes certains soirs à la faveur des éclairs. J'avance en bribes et balbutiements dans le labyrinthe des évidences – d'intransigeantes vérités jaillissent comme laves en fusion, des éclats d'apocalypse bruts et tranchants. Joyaux. Sidération. Dédoublé je sais déjà que je lutte contre ma toute proche défaite : entre deux mondes je m'exhorte à fixer

¹ Cf *noyade chatons bas lessiveuse grise ! à
poursuivre)*

définitivement ce que je viens de découvrir. Lève-toi, allons, tout de suite, va noter... Mais une torpeur lourde s'est saisie de moi, je laisse mon esprit disloqué m'évanouir, effacé par les dernières brindilles de mots à la dérive. À la ramasse ! Comme les feuilles rousses d'un automne bientôt recroquevillé et emporté par le courant... En désespoir de cause j'ai enfin réussi à me rendre péniblement au rez-de-chaussée. Je relis ces quelques mots d'Emily Dickinson au dos du catalogue d'exposition consulté la veille au soir et laissé en plan : « *Je me retrouve dehors avec mes lanternes à la recherche de moi-même* ». Quelle étonnante aventure : une nourrice-photographe dont les milliers de clichés non développés ont végété dans l'obscurité pendant des années, consignés dans leurs utérus de carton et ventres de faux-cuir. Fœtus interrompus, écartés de son propre regard et de leur propre accomplissement. Un jour découverts, aimés, choisis, enfin révélés en pleine lumière. Et ce miracle obtenu grâce à un chineur de hasard. Je me plais à imaginer que le mien, mon collectionneur (voilà qu'il me devient familier, qu'il grandit en moi, présence fugace, mais de plus en plus palpable) se constituait lui aussi une réserve de figures amies ou inconnues,

familiales ou insolites, des compagnes et compagnons de réconfort pour peupler la solitude et l'angoisse de quitter la vie. Je me sens peu à peu glisser dans le giron de ses intimes. Nous relisait-il parfois ? Nous oubliait-il dans ses archives pour n'en conserver que de vagues indices mémoriels ? Y retournait-il comme on s'abreuve à la source avant d'entreprendre un nouveau voyage ? Envoûtements.

Mais reprends-toi ! Le sentimentalisme mièvre de mes dernières errances ne doit pas l'emporter ni m'entraîner dans je ne sais quelles élucubrations dépourvues de tout fondement. Les faits. Je dois m'en tenir absolument aux faits, revenir à un minimum de rigueur scientifique. L'étude du dossier et de ses différents éléments devra s'appuyer sur une analyse de contenu inductive. Les catégories dégagées ouvriront voies à de nouvelles hypothèses et pistes de travail. Je ferai appel à un sinon plusieurs amis, (je ne suis pas plus sociologue sémiologue linguiste statisticien qu'égyptologue ou paléontologue) comme dans les divertissements tièdes du remplissage télévisuel, pour m'aider à construire le dispositif. En attendant je pressens obtenir classements directions et éclairages dans plusieurs domaines :

- le temps de lecture, (comme les histoires à lire de SNCF gares et connexions, une trois ou cinq minutes par sélection sur le bouton adéquat, impression de l'histoire sur long ruban de

papier, un peu plus large qu'un ticket de caisse (8 cm), longueur évidemment variable, se dévide en accordéon, papier recyclable et FSC, impression à la demande par procédé thermique, pas d'encre pas de cartouche pas de déchet, écologie des matériaux et de l'esprit.)

- type de document, manuscrit, tapuscrit, photocopie d'article, autre...
- le format et la qualité du papier,
-
- l'heure du jour ou de la nuit,
-
- les saisons,
-
- les quartiers,
-
- l'environnement sonore et olfactif, qualité, volume, leur importance relative
- ...
-
- le nombre de personnes impliquées dans les documents (moyenne, extrêmes et corrélations)
-

- les prénoms et noms (patronymes et toponymes cf. lieux)
-
- le genre des personnes avec variantes, fluctuations, intersections,
-
- les époques,
-
- les animaux (fréquence d'apparition)
-
- les objets,
-
- les thématiques (amour, rencontre, guerre, déception, rivalité, jalousie, sport, aventure, voyages, souvenirs, architecture, automobile, pirates, faïence, carrefours, alimentation, érotisme, grandes-surfaces, mort etc...) pouvant se croiser avec des
-
- lieux (maisons, chambres, bureaux, villes, fleuves, monts, églises, hôpitaux etc...)
-
- des genres littéraires plus ou moins repérables (poésie, nouvelle, roman, biographie, autofiction, correspondance,

journal, essai, pamphlet, témoignage, article etc...)

- présence comparée de figures de style...
-
- des figures de style – des allitérations recherchées – des rythmes – un titre proposé – un incipit – une dernière phrase – des mots imposés – des buts (dénoncer – rapporter des faits – documenter – rechercher – encourager – décourager

-

Cette analyse une fois menée un nouveau point de vue comblera mes yeux. Je le vois comme la suite de triangles de Felice Varini à Saint Nazaire. Placé au bon endroit un chemin de lumière iridescente soudain se rassemble, s'élance, bondit, traverse les espaces, s'envole entre le gris et lourd du ciel, les toits rugueux des bunkers, les hangars, les grues, les silos criards du port de commerce, les bassins du chantier naval et leurs mastodontes immobiles. Tout en dessous, indifférente, l'agitation multipliée des minuscules corps éparpillés.

des vies en pièces

Quelques uns parmi tant d'autres...

Il va s'éloigner dans la rue (c'est aussi bien elle, et tous les autres spécimens, comme les papillons épinglés derrière la vitrine du lépidoptériste) : « je vais faire un tour... pas bien longtemps, à tout à ... » L'habitude. La plupart du temps leurs phrases ne requièrent pas beaucoup d'attention, la même glissade de pensée automatique que pour mettre les chaussures – enfiler la veste – appuyer sur la poignée de la porte – s'avancer sur le perron ou dans l'allée. Peut-être d'abord descendre l'escalier, une ou deux marches ? – deux ou trois étages ? – remarquer à peine le soleil ou la pluie, se demander vaguement si assez couvert ou trop – prends un vêtement pour la pluie ça change tout le temps, oublie pas de ramener du pain surtout – On ne sait pas grand-chose d'eux. On s'en tient généralement à la surface apparente comme pour les iceberg. Parfois quelques suppositions,

une vague impression². La plupart du temps des silhouettes éphémères. Maintenant ils marchent dans les rues, ville ou bourg. Rien de précis. Je les vois vaguement s'éloigner de dos – pas me demander pourquoi – c'est peut-être leurs

² À voir en outre avec l'équivalent photographique l'impression : ce qui est désigné du procédé et des outils et techniques (choix du support, des différents types de papier encres, pigments) mais aussi ce qui impressionne (la pellicule – les capteurs), celui qui est impressionné par la photographie (qu'est-ce-que c'est, comment c'est, qu'est-ce-que ça fait être impressionné ?) qu'est-ce-qui a impressionné celui qui l'a réalisée (la beauté, la couleur, le rythme, le banal...), ce qu'il en sait, ce qu'il cherche-trouve, ce qu'il ignore. Qu'est ce qui impressionne dans celui ou celle croisées (même et peut-être surtout si impression discrète, presque insaisissable !)

Couleurs Fresson de Bernard Plossu, La Gacilly 2024) – Images mentales (Naggar) – **Photographie performative** de Mario Giacomelli : « Je ne voudrais pas répéter les choses visibles, mais les rendre visibles, intériorisées, je désirerais pouvoir glisser sous la peau des choses, pouvoir montrer l'énergie qui passe entre mon âme et les choses qui sont autour de moi. » (tentative de mise en évidence d'un processus de mise en/au monde) Abolition du net, du distinct, de la représentation sclérosée, force de la pulsion...

circonstances – débordantes envahissantes
discrètes aléatoires atténuantes ou exténuantes
– qui les troublent. Il porte une veste mal ajustée
sur sa dégaine floue – elle est très élégante... Il
est pressé – elle s'arrête longuement au passage
piéton avant de traverser. Il se sent devenir
vieux, elle attend son premier enfant. Elle fume
une cigarette. Il a arrêté depuis que. Ils fondent
maintenant, dilués dans la rumeur des foules
circonstanciennes.

Comment ? Pourquoi ? Par qui ?

Quand ? Où...

est-ce hasard |?| amour |?| nécessité |?| les voilà |
biologie physiologie génétique hormones
gamètes fécondation corps suant peau caressant
muqueuses sucs doigts lèvres sexes désir
jaillissant tremblant épuisant souillant
renaissant criant | désirs | avoués travestis
retenus lâchés exaltés partagés supportés |
longtemps avant même la fabrique de | il elle |
parlé pensé rêvé aimé espéré imaginé anticipé
nommé confondu superposé condensé concentré
dilué emmêlé redouté adoré échafaudé bricolé
trafiqué halluciné | les voilà envoûtés | espérer,
réparer, modifier, transformer édifier fantasmer
| la famille les enfants les avant les après | les
façonner tout comme il faut | jour après jour
tenir durer | les voilà inquiets | ne savent pas
encore – ne sauront jamais tout à fait | tout le
poids les joies les colères les tristesses les peurs
les fêtes les tenants les aboutissants les tenons
les mortaises les roues les engrenages les
passages aériens les souterrains | les voilà |

amoureux emportés | les voilà | obstinés sérieux
| usés découragés | enthousiasmés fous |
travaillent construisent nourrissent lavent
éduquent rassurent encouragent ragent
engueulent guident consolent accompagnent |
font pousser en ressemblance en différence | par
amour par devoir par habitude par ignorance
par obligation par raison-déraison par la force
des choses par ce qui est fait est fait par dépit par
faute de mieux par comme les autres réclament |
par dur désir de durer | par habitude encore par
ignorance encore par tendresse | encore...

pas encore | elle il | flotte flotte flotte | pas de
vision pas d'alphabet pas de majuscules points
virgules minuscules pas de mots démenageurs
d'histoires pas de sens pas de directions pas
d'origine pas de fin pas de sensations |
innommables | des effluves, bourgeons d'odeurs,
traces [? | pas de contenant - contenu pas de
présent - passé continu ni contigus pas de futur
proche ni lointain | pas d'intermittence surgir
s'éclipser commencer | pas de souhaits ni regrets
ni remords ni désirs pas de jour pas de nuit pas
d'espoir-déception | pas de lit dans la maison pas
de fenêtre pas de jardin pas de rue pas
d'embrasse-moi serre-moi dans tes bras pas de

mer pas de souffle d'air : ouvre la fenêtre | flotte
poisson dans l'eau flotte | ni poisson ni eau | pas
d'accord désaccord pas d'avis pas d'envie pas
d'attente pas d'adresse lisible jusqu'à...

né |e| un jour brillant ! – mieux que n'être.

C'est irréversible. Ce matin ce soir cette nuit |
elle il | sera été naître. |Il elle| sera été né terreur
terrible rage aux poings serrer serrés et
s'hurlerant rouge plus encore...

De la main d'état-civ |il elle| son identité
complète d'appartenant : prénom nom sexe
prononcé répété dans les paroles d'avant et
devant lui, maintenant inscrit dans le registre de
l'officiel – qui aime bien aligner ranger
répertorier : telle date – telle heure, le squatteur
appendice barbare de maman a crevé la bulle
élisant domicile à la surface, chez le couple ci-
dessus consignés père et mère, eux-mêmes tissés
d'issus, tous alignés à la file comme les mots
d'une phrase.

Ce jour ce soir peut-être cette nuit.

Ensuite il pleuvra brillant sur les toits, tuiles ardoises, maisons immeubles usines, il fera soleil bleu sur la place immobile, statue équestre, piétons engourdis vibrants de lumière, chien haletant, il fera chaud, il fera froid il fera soif faim, doux dur, sucré salé, sec humide, clair comme brûler de larmes, noir comme étouffer sous le drap, il fera claquant silence des pas loin dans le couloir de nuit, tordra ventre tordra tête, et rire pleurer jouer marcher tomber courir nager faire du vélo, croire ne plus croire, aimer ne plus aimer, être aimé ne plus, être en colère s'enthousiasmer renoncer recommencer. |Il elle| se fera défera confondra dissoudra brouillera des bouts de maisons des morceaux de chambres des coins de rues. Des ébauches d'enfants d'hommes de femmes. Des fragments de phrases. Des lambeaux d'histoires passées enfouies perdues. Revenus avec des visages d'hommes des corps de femmes des odeurs d'enfants. Danses d'oublis et d'apparitions jusqu'à.

Où ?

La première maison d'habiter dans un corps
et le corps dans un autre corps et perdre
l'habiter du premier corps dans l'autre corps
sans avoir jamais connu ni le premier corps ni
son autre confondus.



Il a toujours l'impression de flotter dans le
pays des autres – Il a du mal à s'habiter.



Elle a vécu dans beaucoup de lieux dont elle n'a presque plus aucun souvenir, principalement ses chambres d'étudiante, à Saint Étienne, Bordeaux, Lille ou encore à Aix-en-Provence. Parfois un détail, une ambiance, une couleur (dans la pénombre des odeurs luisantes de meubles en bois foncé, un escalier aux marches blanches plongeant sur la ville depuis le cimetière.) Le morceau d'image surgit toujours de manière inattendue, traînant derrière lui ses reliques, comme l'ancre ses breloques d'algues. Depuis la fenêtre j'entends les bruits de la rue, des voix, et maintenant des pas dans l'escalier. C'est un escalier en bois, étroit. Les marches craquent, grincent, gémissent en fléchissant légèrement sous le poids. Pas de véritable porte sur le palier mais des rideaux lourds, épais, rouge foncé, comme au théâtre. Je suis couchée. J'attends.

Elle pense malgré tout qu'habiter des fragments c'est quand même habiter.



Nombreux les endroits où il a dit en souriant
j'aimerais vivre ici ! – et aussi vite oubliés.



Elle est allée s'installer dans un endroit inconnu d'un pays étranger. Lorsqu'elle a trouvé cet endroit quelque part dans le pays de Galles, avec la maison en pierre tout au bout du chemin défoncé, elle a dit : *c'est là que nous viendrons vivre* (elle parlait d'elle, l'étrangère de longtemps, et de son mari.) *C'est là que nous viendrons nous installer après les années de travail, car c'est ici que j'appartiens.* Dans sa langue à elle qui avait quitté depuis longtemps son pays d'origine, tu te souviens du matin où elle a dit : ici j'ai senti le *Heimat Gefühl*. Lorsque les années de travail ont été terminées ils ont déménagé toutes leurs affaires, depuis leur ancien bout du nord de l'Angleterre jusqu'à l'autre bout, celui de la maison en pierre à la fin du kilomètre d'ornières. Elle est morte d'un coup en commençant à déballer les cartons. Elle est dans le cimetière pas loin, autour de la chapelle abandonnée. La maison en pierre son mari ne sait pas encore y retourner.

Un jour sa mère ne le reconnaît plus. Elle dit : *ici toutes les chambres sont à moi, j'en ai partout*, ensuite elle rit. Elle est dans un bon jour. Peut-être.



Allongée sous la lucarne et dessus le ciel comme jamais depuis l'enfance rêvée. Une maison d'étoiles où s'envoler.



Habit – habitude – habiter : les voies parallèles du maintien (manière d'être) et de l'occupation (être là.) Des colonnes d'explications – un tableau sur deux pages dans le dictionnaire historique de la langue française d'Alain Rey – pour explorer l'occupation à temps plein du ressembler en s'assemblant. Ou du s'assembler pour ressembler.

Elle a pris un billet pour la ville où marcher le long de la corniche comme à la marelle : on peut sauter de bond en rebond de la terre à l'océan. Au pied des vieux immeubles blancs aux toits d'ardoises une coulée d'escaliers dégringole jusqu'à la plage. En surplomb accoudés à la rambarde des promeneurs se sont arrêtés à côté des poussettes : la ville bascule d'un côté vers l'autre indifféremment. Vu d'en haut elle a sous les yeux une photographie de Martin Parr. C'est tranché vif comme un fruit. Une paupière d'ombre et de lumière. Des voix montent se croisent et se perdent entre le jaune le vert et le bleu turquoise. Le parasol répand sa corolle sang sur le buvard d'une serviette couleur sable. (#12)



elle se souvient la neige blanche dans le noir
craquant sous les pieds quand le froid d'habiter
l'hiver grignotait les doigts.

À deux pas de chez elle, façon de parler bien entendu, mais tout près ! – le lieu d’enchèvement des escapades urbaines, leur nœud et plus loin si besoin. Le pôle multimodal. Il est CAPITAL de regrouper pour simplification, rationalisation et bien sûr efficacité, confort, gain de temps ! – CAPITAL pour les usagers qui ont pourtant constaté (mais ailleurs ? Pas les mêmes ? En vacances ? Bref !) la multiplication des gares fermées et des horaires impossibles (aller bosser c’est jouable mais revenir...) Les huiles du Conseil Général, le Maire, le Préfet et tous les seconds couteaux l’ont bien rappelé entre les congratulations ferventes lors de l’inauguration, il y a cinq ou dix ans : dévouement sans faille des uns, soutien et financement sans lesquels des autres, énergie visionnaire du premier, merci aux équipes, bien sûr les équipes – travailleurs acharnés – délais – bien-être – coûts – la taupe qui a creusé – mobilité – prouesse technologique – savoir-faire – innovation – ambition pour la métropole – la région !

Depuis tout le monde a oublié la chaleur estivale, la sueur sur l'arête du nez sous casquette galonnée, la cohue brouillonne et bruyante autour du buffet : nappes en papier, blanches, pain pâté tomates-apéritif, rondes, pain surprise assiettes de toast amuse-gueule flutes de champagne, bulles – bifurcation vin blanc, rouge et rosé possible, dans les cubis self-service, petites taches sous le robinet en plastique, jus de fruit et eau pétillante pour les abstinents, les pisse-froid, les malades, entre les bouquets de fleurs, les profiteurs à portée de pardon s'il vous plaît, j'en prendrai bien une autre – celle prise d'un étourdissement, allongée – écartez-vous, laissez là respirer, évacuée dans le pimpant de secours aux victimes rouge claquant, un beau brin d'intermède – qui c'est ? s'quelle a ? elle a abusé tu crois ? – mais quand même... Tous rassurés le lendemain dans le journal, un coup de chaud, un simple coup de chaud, sans gravité, une belle cérémonie, soulagement et satisfaction générale. Sur la photo les rassemblés à jamais autour du coupeur de ruban, avec les sourires, les salves d'applaudissements, inaudibles bien sûrs, mais dessous en légende : *enthousiastes, nourris*, copieusement eux aussi.

Le MM c'est devenu le nom familial (ça montre tout à fait qu'on est d'ici) : – *on se retrouve au MM ? S'ensuit l'heure, le niveau, éventuellement la boutique, chacun ses repères, ses habitudes : – devant la brioche dorée !* – qui sent un peu le gras, le matin ça écœure, toujours deux trois, réclament le croissant ou le pain au chocolat, payent, mâchent trois bouchées, passent. Juché sur le tabouret, pieds calés sur la barre, jambes écartées en triangle, journal déployé comme une voile devant le nez, expresso sur le guéridon alu, pas pressé, lui. – Devant la gueule des escaliers mécaniques, jusqu'aux intestins carrelés du métro. Rasades, reflux. Goulées de têtes dos nuques, ceux qui choisissent l'escalier (sportif, entretien, retard) vont plus vite, en tressautant, courant presque au-dessus des marches, enjambées de sept lieues, plus lents à rebours, dernière grande respiration avant jaillir en surface. Dessous ça s'amasse sur les quais, trois quart de téléphone dans la poche du jean ou collé devant les yeux : caresse d'un doigt ; ça s'amasse sur les quais derrière les parois transparentes, ça s'écarte en bloc quand la rame arrive, se rue dans l'entonnoir, murmuration agglutiné de corps souterrains, épaules contre épaules, odeurs, poussière ;

dedans ça va dodeliner, parler, lire, baisser les yeux : *je vous demande rien messieurs-dames je vous propose les jeux de la distraction, vous donnez ce que vous voulez vous choisissez dans la pile sur le bras, c'est pour agrémenter l'expédition.*

Dessus les bus tournoient comme des vautours. Ou vol stationnaire du faucon-pèlerin ? Vibrant. Grondement sourd. Crachat. Le chauffeur descend salue le remplaçant qui attend. Même ensemble bleu-marine, pantalon, gilet, chemise blanche. – *Bien passé ? Oui je rentre, tranquille ! – Bonne journée.* Le bus s'éloigne au bout du MM, glisse sous la voûte sombre du parking : ça monte, parechoc contre parechoc après la borne aux tickets et bras cadencé, en cas d'incident appuyez sur le bouton vert, traces noires sur les murs, passage étroit, longue ascension dans le colimaçon serré, étage après étage : Niveau 1 complet, Niveau 2 complet, niveau 3 complet, là-haut les flaques. Depuis des jours la pluie, déjà les fuites ! – construit en dépit du bon sens ! – Les économies toujours ! Là-haut on surplombe pas loin

la verrière que sûr, on remplacera un jour par des panneaux solaires, dessous les flopées de

rails, la partition du paysage urbain, la fanfare des départs et des arrivées – éloignez-vous de la bordure du quai, le TGV 78410 en provenance de Marseille va bientôt entrer en gare. On entend très bien les annonces depuis les fenêtres des immeubles crasseux et leurs barbes de linge sur l'étendage du balcon : derrière les vitres renaissent d'un coup des envies de voyage. Silence total derrière les vitres insonorisées de l'université qui a gommé l'ancienne prison.

Au moyen de...

Aujourd'hui il a revu la balle de tennis. La balle est jaune comme toutes les balles de tennis. À l'instant il croit qu'il y a des balles de tennis vertes, des roses aussi. Il ne connaît pas c'est évident toutes les balles de tennis pourtant il est presque certain d'en avoir vu d'autres couleurs. Peut-être qu'il se trompe. Peut-être qu'il imagine les balles d'autres couleurs. Peut-être qu'il a rêvé les balles vertes ou roses, peut-être même bleues, mais il est bien certain qu'il n'a jamais tenu dans sa main de balle bleue. C'est une supposition la balle bleue puisqu'il en existe des jaunes, des roses, des vertes ! Alors c'est évident, pourquoi pas des bleues ? Il pense qu'il serait stupide de déclarer il n'existe pas de balle de tennis bleue comme si le fait de voir ou ne pas voir, ou même d'avoir entendu parler ou jamais entendu parler, comme si c'était suffisant pour dire la balle de tennis bleue n'existe pas, la preuve je ne l'ai jamais rencontrée. Ce serait faire preuve d'un très grand orgueil, d'un manque total d'humilité, ce serait faire comme si tout l'inconnu du monde n'existait pas, juste à cause

d'une balle de tennis bleue. Il a vu la balle de tennis jaune dans le tiroir en osier du meuble sous l'escalier. Il l'avait complètement oubliée ! Il montait dans l'escalier à claire-voie, celui par où les pompiers... C'est là qu'il l'a vue en mettant le pied sur la première marche, dans le meuble en osier sous l'escalier. Il a vu les tiroirs du meuble en osier, et le trou pour tirer le tiroir du milieu, le trou comme on fait dans les tiroirs en osier pour fabriquer la poignée. Derrière le trou il a aperçu à moitié la balle de tennis jaune fluorescent, le jaune ordinaire des balles de tennis ordinaires. Pas les vertes ni les roses encore moins les bleues. Il pense que c'est nul de sa part : sans y penser, ça lui tombe des lèvres, de dire les jaunes fluorescents c'est les balles ordinaires, à cause du nombre, ou de l'habitude d'en voir, chez soi ou à la télé, et tout de suite il se reprend : est-ce que les balles roses ou les vertes, peut-être les bleues, c'est pas ordinaire ? - en mieux ou en moins bien ? Ou est-ce que c'est juste différent ? Ou, est-ce que les balles imaginées c'est pareil que la balle dans le tiroir d'osier ? Il a donc vu la balle de tennis jaune à travers le trou noir du tiroir d'osier. En vérité c'est la balle qui le regardait. Elle lui faisait comme l'œil du chat derrière sa queue. Elle le regardait mettre le pied

sur la première marche de l'escalier. Elle le guettait à moitié planquée, l'air de rien, peut-être elle se demandait s'il allait s'approcher, s'il allait ouvrir le tiroir, recommencer. Peut-être qu'elle se disait pourvu qu'il ne m'ait pas remarqué, pourvu qu'il me foute la paix. En supposant que les balles jaunes ou vertes ou roses ou bleues soient capables de pensées ou alors c'est juste imaginer, mais c'est toujours ce qu'on fait sans connaître. Sinon on n'imagine pas, on sait (ou on s'illusionne, on préfère savoir, le connu c'est plus rassurant !) Il a appris que les balles de tennis ont toutes des histoires différentes et des vies plus ou moins dures. Elles sont catapultées à des centaines de km/h, finissent empalées sur des crochets à l'arrière des voitures, déchiquetées dans la gueule des bergers-allemand, jetées contre les murs, c'est terrible la vie des balles de tennis. Celle qui vit chez lui est bien tranquille dans son tiroir. C'est en la voyant qu'il s'est rappelé qu'il l'avait oubliée. Il a oublié sa douceur pelucheuse dans la main. Quand il l'a vue il a repensé aussi à la première fois dans le magasin, quand il l'a choisie même s'il a vraiment beaucoup oublié. Il avait pensé toi et moi on va bien s'entraider. Il vous avait des projets. Il avait décidé on va s'appivoiser ! Toi la balle et moi,

ma jambe et ma main ! Ça nous fera du bien ! Il se voyait : il la prenait, la lançait en l'air, de plus en plus haut, il la rattrapait, il la relançait, le numéro de jongleur, sur un seul pied, sur l'autre, récupérer d'une main, de l'autre, en claquant des mains une fois deux fois trois fois avant de la rattraper. Il vous voyait voyais cul et chemise ou crêpe et poêle si on peut dire pour main et balle. La balle de tennis il ne sait pas ce qu'elle pensait sur l'étagère du magasin, peut-être qu'elle s'en foutait, ou bien elle s'est demandée qu'est-ce qu'il me veut, ça il ne saura jamais. Tout de suite il l'a essayée comme souvent ça se fait histoire de vérifier. Il a tout de suite constaté qu'elle avait besoin de bosser, il ne sait pas à quoi elle était préparée ? Peut-être que les balles de tennis sont spécialisées et personne n'en a la moindre idée ? Celles pour les crochets des voitures, celles pour les crocs des chiens, celles à serrer desserrer pour refaire la force des poignets, celles pour les deux cents km/h et toutes les autres possibilités. Celle-là ne savait rien faire de ce qu'il lui demandait. Elle rebondissait sur le bout de ses doigts, elle lui tombait des mains, l'une comme l'autre, elle roulait sur le parquet se planquait sous les meubles. Elle le faisait presque tomber. Il se rattrapait, retrouvait l'équilibre. Il la

reprenait. Il la relançait. Elle recommençait. C'était sans fin. Il détestait la balle de tennis jaune fluo. Et puis il a senti qu'elle apprenait. La balle de tennis jaune fluo y mettait du sien. Elle lui retombait dans la main, l'une l'autre, sur un pied, sur l'autre, en claquant des mains une fois deux fois trois fois. Comme s'applaudir, lui et la balle. Un jour ils ont arrêté de jouer. Il a pensé qu'elle avait suffisamment progressé. Il suppose que de temps en temps ils pourraient bien recommencer, histoire de pas s'oublier.

Pendant que

Elle dit : *cette ville pue on marche sur ses tripes.*
Derrière eux devant eux autour d'eux la foule compacte de la manifestation commence à se disloquer : ceux qui enfourchent leur vélo, et s'éloignent en pédalant, celles qui rabattent sur l'épaule les pancartes avec les caricatures des politiques grimaçants, en gros les slogans – tu nous mets 64 on te met 68 – ceux qui disparaissent dans la ruelle à droite, un enfant sur les épaules, ceux qui chantent et dansent encore, celles qui les regardent applaudissent et rient. Dans la chaleur, arrêtés maintenant en marge du flux finissant , ils parlent Faulkner ils parlent écrire ils parlent pas tout laisser passer quand même...C'est là qu'elle annonce qu'elle va partir quelques jours à la campagne, dans son auvergne natale, le calme, l'air frais, parce qu'ici...



Il tient le téléphone plaqué contre son oreille droite. Il vient d'arriver. Il est debout, immobile devant la table ronde, sous l'auvent qui maintenant claque un peu avec le vent. Il ne dit rien. Il est ailleurs. Il est dans la voix qui continue son travail de voix. Son visage retiré du monde, fermé comme une coquille autour de la voix. C'est ça, une coquille. Personne n'entend les mots de la voix, mais ses phrases à lui, ses images à lui, tout ça tombe comme de la poussière, des débris, des fragments d'os. Brisé, dévasté, vidé. De plus en plus pâle. Aspiré vivant par l'appareil luisant

luisant comme le verni du siège en osier. Elle est assise dans le fauteuil du rendez-vous, à la terrasse, là où il a dit à dix-neuf heures je viendrai. Elle comprend qu'il n'est pas là. Elle l'a senti avant même de le voir figé devant la table. Elle n'a pas reconnu son pas, elle n'a pas vu son plaisir s'approcher dans ses yeux, elle n'a pas entendu son salut. Elle a vu soudain à l'intérieur de lui : un homme rabougri, un dernier morceau

d'homme, juste assez pour tenir encore debout et respirer à peine. Une mécanique automatique pour faire tourner le sang et battre le cœur. Elle a peur d'une menace inconnue. Elle n'ose rien. Sans le savoir elle se penche un peu en avant. Ses mains agrippent le rebord de la table. Elle retient son souffle. Elle n'ose rien sinon tout éclate, elle pense à peine : un rien et tout éclate. Elle baisse les yeux puis regarde à nouveau. Elle aussi, figée.

Bloqué dans ce monde étrange il sombre. Englué dans la voix. La voix le piétine méthodiquement. La voix lui demande peut-être de parler : dis quelque chose, tu es content pour moi au moins ? La voix rie peut-être... S'inquiète ? Ou bien elle sanglote ? Lui il perd pied et souffle, il perd l'espace, il se débat comme un noyé. Il tremble contre la voix il voudrait la faire taire il voudrait hurler il voudrait supplier la voix qui le tue... Il ne veut rien montrer ou il ne sait pas, il n'a pas l'habitude de parler. Il est immobile debout devant la table, ses lèvres hésitent balbutient maintenant des moitiés de mots et des oui et des non, comme ivre on dégringole des marches dans le noir. Il entend par intervalles les bruits du café, une

rumeur de gens vivants autour de lui. Il voudrait se cacher d'elle aussi, intruse dans le fauteuil.

Elle a un sourire apitoyé. Elle s'en veut de ce pauvre sourire venu sur ses lèvres faute de savoir, faute de comprendre, faute de mieux. Elle se dit qu'elle est de trop au bord de cette histoire qui ne la concerne pas. Elle mâche la colère qu'il l'ait forcée à être témoin de sa faiblesse, cette débâcle. Elle ne sait pas démêler en elle ce qui voudrait consoler de ce qui voudrait bousculer, lui demander du respect de la tenue et d'abord pour lui-même, pas se laisser déginguer comme ça en public. Elle lui en veut de son impuissance. Maintenant elle serre la table de plus en plus fort. Elle retient l'envie de se lever et de partir, ça lui fait une ancre pour s'amarrer. Elle le regarde de plus en plus intensément. Elle ne sait plus ce qu'elle ressent ni ce que ses lèvres disent. Au-dessus l'auvent claque de plus en plus fort, comme une voile.



Ils sont tous deux à regarder en direction du café de la grande avenue, juste après le carrefour. Les fauteuils sont tressés de bleu et de blanc, le ciel est gris. Un seul serveur rentre et sort pour essuyer les tables et apporter les consommations. Il est mince. Il a les habits noir et blanc, le plateau et le torchon, les cheveux gris et l'air fatigué. Tout à l'heure, quand on n'en saura rien, dans les petits silences d'entre eux, ils vont imaginer chacun pour soi que c'est bien triste d'avoir à faire ce travail toute sa vie, ils vont le plaindre et supposer qu'il a envie d'arrêter, ou qu'il aurait voulu une autre existence, mais voilà... Ils vont maintenant décider d'aller boire un verre. Il ne leur faudra qu'un instant, passée la surprise, peut-être l'embarras, le temps de peser. Qui a proposé ? C'est le début du soir. Les lumières ne sont pas encore allumées.

- le hasard de s'être tombés dessus, dingue depuis le temps, tu me croiras si tu veux justement je pensais...

- oui tout le temps, terminé la journée, crevée, pas fâchée que le week-end... et toi ?

- là-bas ? – si elle veut, il demande si elle veut – c'est sans doute lui qui a proposé. Ça a l'air bien !

Encore quelques places en terrasse, la saison franchement, on se croirait encore en mars, et puis le vent, mais bon...

- Oui et pas trop serré, on pourra s'entendre parce qu'à l'intérieur des fois, hein !

Donc une minute à peine, attendre que le guignol verdisse, traverser, il a failli lui prendre le bras, vieux réflexe, elle a senti que, n'a rien montré, voilà, lui ne tire pas sa chaise à elle pour, enfin le siège en rotin, confortable, parce que ça se fait plus trop de toute façon, ou alors ceux d'un âge qui n'est pas le leur, ça la ferait rigoler en plus ces manières de vieux jeu, qu'est-ce-qui te prend, j'ai quand même pas déjà pris mille ans ! - un instant, je débarrasse – vous désirez ? ... ce que tu deviens alors ? Toujours à ... Oui bien sûr vous pouvez le prendre, aucun souci, mais je vous en prie... Les précautions la fioriture tout le luxe de paroles pour un étranger, avec moi

jamais il aurait tout emballé comme ça elle se dit, moi non plus d'ailleurs jamais, pas que ça à branler quand même... sourire, tout n'était pas si, mais bon, ni larmes ni regrets.

... le sérieux c'est pour monsieur ? D'opiner. La même idée récurrente : j'en prends pour deux ! J'attends quelqu'un ? – un double, mais qui ? Tu les as vus les deux là-bas ? Non qui ? Elle penche un peu la tête, léger coup de menton, répète là-bas, regard appuyé, noisette le café, baisse la voix comme si ! – alors que franchement ! Mais l'excitation de l'indiscrétion suffit à déclencher l'horlogerie des précautions – ou leur simulacre, joie de l'œil et de la serrure. Tout à fait elle cette façon d'être partout à la fois, sais jamais où l'attendre, là pas là, la preuve aujourd'hui, incroyable elle avait annoncé : déménager, changer d'air de vie, on n'en a qu'une marre de... Non. Tu les connais ? Ce qu'elle a balancé, un jour, tombé du ciel on aurait dit, après encore le jingle SNCF, éloignez-vous du quai, celui-là venait d'où, partait ? – destination soleil vacances bateau îles aventures (rabougries). L'agence de voyage dans la galerie marchande. Bagnole très chère en LOA, Bijoux, Chaussures, Fringues, Flunch, Leclerc...

Tu as des nouvelles ? Ils en sont au répertoire des souvenirs, les bons moments, les amis, ceux qui sont revenus avec l'effeuillage des tableaux : sorties, restaurants, concerts, fêtes ; même si c'est de bien longtemps passé (pas tant que ça finalement, mais on dirait, une éternité...), même si de toute évidence, pour de vrai comme disent les enfants, il aime bien se répéter ça, pour de vrai, même si pour de vrai elle les voit encore alors que lui. (Pas la même aisance pour, plutôt solitaire, casanier – là il la voit coincée dans le casier dégoulinant, l'araignée, comme cette fois des vacances en bord de mer, elle café noisette, lui...)

- Malade. Un désastre. Une saloperie.

Vous prendrez la même chose ? Renouveler l'offrande au parcmètre ! Refuser ? Oui s'il vous plaît remettez nous ça ! Étonnante difficulté à. Si encore il y avait bousculade énorme, attente de place, rien de tout ça. Un bon moment déjà que les deux sont repartis. Il avait vraiment pas l'air bien, il parlait à un fantôme tu crois ? Elle s'était rapprochée pour de l'encore plus discret, limite conspiration. Pour de vrai il avait vraiment la

figure très pâle, avec le téléphone rouge qui lui coulait à l'oreille comme le sang de l'autre abruti à la télé. Poing levé ! Et l'autre figée dans le fauteuil, cramponnée à la table, une grimace. Non la moitié pour moi. Un demi finalement, ça suffira. En tout cas ils sont bien partis.

C'est allé assez vite. Heureusement. Parce qu'endurer... C'est elle qui nous disait. Enfin à quelques-uns. Les plus proches. C'est pas des histoires simples et puis je sais trop comment elle est ! Elle appelait le soir quand il dormait, ou bien dehors quand elle partait faire les courses, elle le laissait avec l'infirmière pour les soins. Elle était exténuée. Rien montrer. Elle pleurait. Elle lui a dit le pire c'est d'espérer que ça finisse. Le pire c'est de faire celle qui quand plus personne, le pire c'est sur la pointe des pieds du semblant. Il écoute sans rien dire, jamais il ne l'a entendue comme ça, maintenant c'est son visage à lui qui est tout près, il fait tourner le verre dans sa main pour rien, sans savoir, comme changer les stations d'une radio invisible. Le gars il l'a rencontré une fois ou deux, des soirées chez ses collègues, les sorties qu'il repoussait autant que, ne trouvait jamais sa place, la regardait rire, plaisanter, s'en voulait de l'ennui qu'il repoussait

dans le boire, s'en voulait de sa maladresse, le gars l'avait plaisanté, mais gentil, le mettre à l'aise, c'était bien passé. Maintenant d'un coup, sans bien comprendre, ça lui vient l'idée que pour de vrai le grand malheur c'est quelqu'un qui te sait bien en avant de toi.

1.

... ici j'attends dans le noir d'avoir mes vingt ans demain. maintenant je vois plus clair. lorsque nous sommes partis je ne savais rien encore, je me grisais à des mirages de sable ou presque. pas de boussole pour montrer va par-là plutôt qu'ici, j'entendais les discours et les appels je voyais les articles des journaux, en gros titres les mots contre les barbares, notre courage notre amour de la nation, nous les braves petits gars, en photo avec le fusil et le paquetage, nos sourires déjà triomphants, les mains de l'au-revoir agitées par-dessus le bastingage comme un départ de croisière, la tête ivre des paroles vibrantes pour l'expédition : défendre les nôtres partis là-bas, travaillant dur, éreintés sous ces climats rudes, ont usé leurs bras leurs forces répandu leur sueur, importé et diffusé tout le progrès et ses bienfaits, et pour quelle reconnaissance, quoi en rétribution ? ces sauvages tuent assassinent violent refusent les bienfaits de tout le moderne apporté chez eux : sans connaissances, sans

techniques, pas très courageux au travail, livrés à la nature et au hasard, et bien sûr depuis toujours divisés même si aujourd'hui regroupés haineux ! Rien de tel qu'un ennemi commun pour enterrer les querelles !

la fanfare sur les quais les bravos les applaudissements les bottez leurs putains de culs merdeux – revenez-nous vite, notre belle fierté, revenez vite !

pour sûr ça ne sera pas long avec notre bon droit et nos moyens militaires, tout va reprendre les chemins de l'ordre parce qu'eux retomberont dans les disputes pour avantager ceux de leur tribu plutôt que l'autre, et donc qu'il serait tout aussi évidemment à leur avantage et nécessaire d'accepter notre protection et l'ordre rigoureux de notre administration pour la paix et le bien de tous, nous envoyés pour restaurer cette liberté et cette prospérité malgré eux qui bénéficieront au long cours de notre civilisation même s'il leur faudra longtemps pour apprendre ce que nous, de par notre nature et des siècles d'éducation savons.

jusqu'à ce jour où j'ai dit je refuse moi de servir
la bête qu'il me faut devenir pour raser les
maisons abattre les vieillards et les femmes je
refuse de rire devant ceux qui hurlent de terreur
je refuse de tirer dans le dos de l'enfant des
larmes je refuse de tenir les chevilles de la robe
relevée sur le visage je refuse de jeter la torche à
travers la fenêtre brisée je refuse d'éventrer le
sac de grains je refuse le cri des torturés.

avance je t'ordonne d'...

je refuse le pillage je refuse de massacrer je
refuse.

... pointé le fusil sur l'officier, n'ai pas tiré, je
refuse les doigts sur mes bras comme des serres
je refuse la cour martiale je refuse votre
règlement vos certitudes la trahison je refuse la
honte, je refuse toutes vos bonnes raisons.

je refuse demain sûrement j'aurai peur je refuse
alors ils tireront.



2.

Matin froid seul misère matin si froid. Matin misère mur percé carré blême. Carré rayé traits droit carré rayé croix. Nuit solitaire doigts crispés peur matin tellement si froid. Matin carré blême mots tendus vers toi. Il attendra hurlant dedans il attendra les bruits. Matin dernier froid matin dernière nuit matin dernière fois. Matin cour fermée froid murs rectangles écaillés. Il attendra les pas il attendra la clé il attendra la voix. Dedans hurlant misère cœur tapant fou voilà trois peut-être quatre. Voilà les pas voilà la clé voilà trouble la voix. Dernier matin froid dehors hurlant dedans. Quatre lève-toi. Deux derrière deux devant.

Matin dehors matin simple matin froid. Il entendra noyée la voix feu. Il terminera corps en bas rectangle écaillé. Corps tas bientôt froid.



1.

déjà elle recommence à s'agiter, elle transpire de plus en plus, les bras décharnés fouettent l'air, s'élèvent, se raidissent au-dessus d'elle, vêtue de noir, pâle, elle est à genoux sur le drap froissé, cheveux gris front luisant, la couverture jaunâtre en tas au pied du lit. La veine déforme le cou maigre. Les mains étreignent la corde invisible. Fascinée d'à bout de force – elle écarte les doigts plus haut plus loin, tire, ondule, tordue vers le plafond, se hisse encore. Une ascension interminable. Tête rejetée en arrière. Des souffles rauques. Retombe. Épuisée. Se redresse. Absente accroupie tournée vers nous mirages lointains. Regard bleu troublé, effacé, perdu. Sans autre que l'écho d'elle-même dans son désert impuissant : derrière la porte en haut qui va m'ouvrir ?



2.

une nuit je meurs quatre fois quatre fois je ne vois ni ne sens mon corps, je sais que je meurs c'est tout –, je suis soulagé, je suis soulagé d'être soulagé, je ne suis pas seul je vois des mains je vois que les mains m'appellent me font signe ce sont des mains amicales connues rassurantes mais je ne vois pas leurs visages – je suis rassuré d'être rassuré (ce n'est que ça alors ? ce n'est pas si terrifiant !) je me réveille à moitié et je replonge dans le sommeil décidé à recommencer, quatre fois, peut-être trois...



3.

Un été de torpeur et de soleil blanc. Sous un ciel poudreux le radeau vide du banc brouillé de lumière. L'allée de poussière jusque sous les cernes profonds des feuillus. Seul, petit, râblé, sans âge, Cerbère sur sa chaise – son mirage trouble derrière le reflet laqué des portes vitrées. Il grogne en secouant la tête, roule des yeux. L'unique réponse aux salutations. (Une fois il soulève lentement son ombre, franchit péniblement le sas, sort jusqu'à la terrasse cloutée de parasols et meubles de jardin clairs. Là il n'attend rien. L'araignée sortie de ses mains dort sur la canne.) Il nous faut traverser le hall, laisser les divans à côté de l'aquarium bleuté, dépasser les poissons à l'œil rond et noir, suceurs de verre multicolores et indifférents ; dans la pénombre du labyrinthe effleurer les commodes lourdes de vies mortes, deviner les reliures en tapisserie contre les murs des recoins. Sans raison baisser la voix. Ralentir le pas. Taper le code de l'ascenseur jusqu'à l'étage inférieur. Salle des dernières solitudes. Seules hirsutes hoquètent et hurlent, seules aux pas inépuisables de l'infini rythme du marcher, seuls doubles égarés d'une silhouette fantôme, seuls

carcasses tordues sanglées dans les fauteuils-
broyeurs, seules regards perdus, seules peluches
pressées contre la poitrine, seules tricot émiétté,
seuls endormis tête renversée, bouche ouverte,
seuls debout, seules autour des tables, seuls
alignés devant les faux amants de la télé, seules
silencieuses, seules buvez un peu s'il vous plaît il
fait si chaud il faut boire allons, seuls venez je
vais vous changer, seule angoisse pâle figée main
levée devant les portes à moitié refermées, je
viens avec vous attendez-moi, seule prise
doucement par le bras, venez madame venez ;
vous restez avec nous, vos enfants reviendront.
Seuls et seules aux portes de l'exil.



4.

Il y a le tressaillement léger de la main, l'agitation à peine perceptible du bout des doigts de la main gauche, les deux bras allongés de chaque côté du corps, posés à plat sur la couverture fine remontée jusque sous les aisselles – elle entre se penche murmure ton prénom pose ses lèvres sur ton front – il y a la pâleur du visage la sueur de l'été sur le visage le blanc de la chambre sur le visage – maintenant elle tourne autour du lit elle tourne autour de toi elle te regarde elle soulève chaque bras pour dégager la couverture, la rabat, elle t'inspecte elle reprend possession de toi qu'elle a quitté hier soir, quand les lumières s'allumaient jaunes et tièdes et tristes quand les voix s'éloignaient dans le couloir quand les – au revoir à bientôt, repose-toi bien – quand les roues caoutchoutées et l'odeur un peu écœurante – il y a le fin tuyau transparent dans la narine, fixé en boucle derrière l'oreille gauche, il y a tes yeux toujours fermés tes cheveux plaqués dans le trou de l'oreiller les ratures de la joue creuse ; derrière la vitre le bâtiment gris derrière le bâtiment gris le clocher noir devant le clocher noir le samedi c'est marché, on y vient de loin depuis la

campagne où tu es tombé dans l'atelier – tu travaillais trop tu n'arrêtais jamais tu aurais dû tu n'aurais pas dû ils auraient dû mais non ils s'en foutent ils t'exploitaient te faisaient trimer comme... – elle dit tu as trop chaud – elle fait glisser encore la couverture sur le corps maigre, elle la tire lentement sur le drap avec ses deux bandes bleues pour encadrer le nom à la lingerie, elle rabat la couverture la fait reposer sur le tube métallique tout au fond du lit, - ça te pèse trop sur les pieds, il fait si chaud elle dit – ton père m'a déposé, il viendra plus tard il avait des choses à faire en ville il arrivera dès qu'il a fini – elle prend le fauteuil poussé dans le coin sous la télé morte, elle approche le fauteuil de toi – tu respirez dans ton ailleurs que personne ne sait – elle s'assied dos au bâtiment gris au clocher noir au marché elle s'assied contre tout ce qui n'est pas toi, elle prend ta main dans la sienne, la caresse doucement – elle te raconte les nouvelles de la vie et de la maison – elle pense sans y penser – c'est étrange – comme tu as la peau froide – elle dit c'est bizarre – comme une peau de serpent.



1.

Enfiler la veste imperméable, déposer le portefeuille dans le sac à dos, passer les bras dans les bretelles, ouvrir la porte, sortir. Regarder le ciel badigeonné en grisaille, la bousculade de nuées gravides, sentir l'odeur de pluie, l'humidité, sa main sur ma peau. Encore une journée fondue dans la suite des immuables – la rue comme une flaque d'eau, l'automne attardé jusqu'au bord de l'été. Descendre jusqu'au croisement avec la départementale, de chaque côté des façades striées de traces noires, vertes, brunes (les algues). Maintenant tourner à droite en remontant en direction du village. Approcher de la librairie (affiché sur la devanture : lecture samedi de textes comico-politiques, prudent réserver !) Laisser à droite le parking, toujours bondé les jours de marché. Dans la Mercédès le voisin, salueur aléatoire d'une fois sur quelques unes, selon l'humeur, le hasard, le moment. Continuer en direction de la place étalée autour de l'église et de la mairie.

Juste avant l'arrivée descendre du trottoir en évitant les deux panneaux : « piétons passez en face » « démolition ! » Juste en face un autre obstacle : échafaudage pour réfection de toiture. « Ne pas circuler sous. » Alors pester intérieurement, marcher au milieu de la route, croiser d'autres piétons balançant paniers sacs baguettes au bout des bras, discutant ou baissant les yeux, pas de bonjour, pas d'échange, filant chacune et chacun dans son couloir invisible de nage urbaine. Dessus ardoises sous ciel de plomb. Un peu plus loin (tout au bout des yeux) l'attroupement, étrange, devant la boulangerie. Bien plus important que l'habituel des mercredis précédents. En arrière-plan et surplombant les silhouettes immobiles le tissu beige, battant, d'un auvent protecteur d'un étal encore invisible (bacs des bouquins d'occasion ou portants des habits de mode pour les touristes bientôt de retour – attentes et plaintes mêlées – commerce bienvenu mais dérangement ! Approcher encore. Deux groupes militants, peut-être en compétition, tournant comme des rapaces, enserrant, interpellant, paquets de tracts dans les bras, feuillets au bout des mains, sourires d'accroche. Tourner rapidement à droite pour fuir sollicitations discussions questions

explications justifications. Ignorer mots menteurs trompeurs usurpateurs, visages souriantes lanternes des naufrageurs. Passer devant les étals : maraîcher, plusieurs, fromager, traiteur, traiteur asiatique, fruits, pizzas, légumes de la ferme, plusieurs, confitures, miel, charcutier, poissonnier, boulanger, brocanteur, vannerie. Glissant entre les chalands, seuls ou en groupe, attraper des bouts de commentaires (les prix le temps la drôle de période pour qui pourquoi la famille les enfants les vacances pour qui encore à quoi bon tous les mêmes les traîtres et les bonimenteurs les à essayer sans rien redouter les bonnes gestions et les déraisonnables ...) Accompagner la patience dans la file d'attente et l'impatience aussi, les soupirs les habitués les blagues pour animer deux cent mille euros !- pas cher hein ma p'tite dame ! Reconnaître celle en approche un tract à la main grogner pas la peine de gaspiller ton papier, déjà décidé pensant moindre mal ceux-là – moindre mal malgré quand même encore et toujours les malgré. Là-haut un timbre de bleu modèle réduit en rétrécissement rapide, volutes de noir recouvrant étouffant tourbant de plus en plus le coin d'espace, demander payer remplir le sac. Partir. Jusqu'à quand les mots vides jetés

par pleines poignées à côté des gens comme les grains pour les poules. Depuis toujours ? Jusqu'à longtemps ?

2.

Installer place du marché un gueuloir à promesses, sur le modèle de la machine de la fête foraine d'automne quand le tee-shirt noir pectoraux gros bras ventre bière frappe un punching - ball pour exhiber sa force (il se retourne vers les curieux en se massant le poing, sourire bravache et satisfait, clin d'œil, il recule d'un pas ou deux, il s'élançe, la totale en somme !) Le gueuloir à promesse (GAP) : une figure grimaçante juchée sur une sorte de totem pourvu à sa base (hauteur d'homme) d'un dispositif de recueil des paroles ; chacun sera encouragé à hurler dans le cône en cuivre une ou plusieurs revendications-promesses de son cru : des dents pour les poules ! plus jamais jamais ! des sexes à pile ! des poils à frire ! les mères à boire ! un nom pour tous ! une bestiole en bois ! le retour de l'éternel ! un balai à deux manches pour les ambidextres ! une porte tournante pour les ambivalents ! à chacun selon ses moyens ! un

aller pour cent retours ! etc... La qualité de l'annonce sera évaluée par une IA assermentée, selon son degré d'originalité, son universalité, sa pertinence, sa profération, et sera confirmée par l'émission de rots tonitruants sous le regard illuminé de la GAP.

en attendant

Le premier rond-point. À droite la station d'essence. Blanche. Une route triste. Encadrée d'immeubles ouvriers. Trapus. Austères. Les façades au garde-à-vous. Usées. Mornes. Parfois certaines plus vives, le plus souvent salies, depuis la naissance des jours.

Il reviendrait certaines nuits ou la toute dernière fois.

Il aurait dit je veux revoir. Ensuite il aurait ajouté – pour de vrai.

Il serait monté dans la voiture, il aurait longtemps roulé.

Toute une nuit et bientôt la moitié d'un jour.

Il a traversé la fatigue et le frais de la nuit.

Les volets persiennes bancals. Bleu, vert pâle, rouille. Délavés, ternis sous le voile des poussières industrielles. L'ancien pollen de houille et de fer, inépuisable.

Il ralentit.

Toujours l'image s'allonge et grandit devant lui.

Il a baissé la vitre pour laisser entrer l'air mais tout le bleu reste immobile.

Il fermerait les yeux pour voir mieux.

À gauche le trou béant de la guérite vitrée et sa barrière levante, le trou de l'entrée jusqu'à l'usine morte. Aujourd'hui bouché d'un banc ou deux sous un arbre ou deux. C'est au bord de la place de pavés clairs. Puis l'autre rond-point et le bureau des ambulances.

Maintenant il sentirait le soleil d'été dans l'immobile

Il sentirait le clou du soleil au milieu du bleu

Il entrerait dans le silence

*Il sent la douleur dans son dos, entre les omoplates, derrière
la nuque*

*le clou de la douleur il aimerait l'arracher avec la tenaille de
la main droite*

il tire la peau comme pour soulever un chat d'une main.

La route grise et ses encoches de chicanes claires. Un véhicule stationné pour obstacle. Les bosses des ronds-points obligent à ralentir, canalisent la circulation en voie d'extinction. Un, devant, pile entre la carotte rouge et blanche du tabac et la croix clignotante de la pharmacie en haut de ses trois marches. Plus loin la chapelle, le panneau sur le pilier du portail vert : Notre Dame de Nazareth.

Il avance dans le village assoupi

La pâte bleue et sa nasse

Le soleil d'été l'air immobile

La poussière d'ennui.

À l'angle, sentinelle oubliée sur le trottoir,
l'ardoise du bistrot jaunâtre. Le plat du jour en
craie. Juste en face, offerte, nue, la friche pelée de
l'ancienne scierie Brun aux parois de planches
sombres.

Il a arrêté la voiture. Il descend.

Il marche

Il s'étire, maintenant il se frotte les yeux, longtemps

Des étincelles vives sous les paupières

Il attend

imprimés dans l'air étouffant les cris
ascendants du bois sous la lame. L'odeur chaude
de la sciure.

Il revient de l'école.

31 Juillet 2024

V3 en cours

